Maghreb Journal of Historical and Social Studies - Sidi Bel-Abbes University
ISNN : 2170-0060 EISSN : 2602-523X
Volume 18 -- Issue 01 -- June 2026 P 722 - 756

Éléments pour une théorie générale de l'émergence du savoir bibliographique dans le patrimoine arabo-islamique

Elements for a General Theory of the Emergence of Bibliographic Knowledge in the Arab-Islamic Heritage

SAHBI Mohamed sahbi.mohamed@univ-oran1.dz	Bibliothéconomie et documentation	Université Oran1 Algérie

DOI :

Reçu: 13 /03/2026 **Accepté: 17 /04/2026** **Publié en date: 20/06/2026**

Résumé:

Cet article se propose de mettre en lumière les données scientifiques, historiques et méthodologiques ayant présidé à la genèse et à la structuration de ce que l'on nomme aujourd'hui la "bibliographie" ou "science bibliographique" — ou encore, selon l'expression de Ḥājjī Khalīfa dans son *Kashf al-Ẓunūn*, "l'écriture sur les livres".

La problématique s'articule autour des interrogations suivantes : ces répertoires répondaient-ils à une théorie de la connaissance préétablie ? L'objectif de leur élaboration était-il de compiler la production scientifique et intellectuelle arabo-islamique par crainte de sa dispersion, ou répondait-il plutôt à une dimension "informative" ? Les contemporains d'Ibn al-Nadīm ambitionnaient-ils de retracer la naissance des sciences et de leurs méthodes dans a culture musulmane tout en en précisant la terminologie ? Enfin, comment les bibliographes musulmans ont-ils réussi à recenser, classer et classifier les grandes lignes de cette production savante ?

Afin d'élucider ces questions, cet article s'appuie sur les cadres théoriques développés par des bibliographes européens tels que Gabriel Peignot et Paul Otlet. Il s'agit d'analyser la théorie épistémologique globale qui a régi la bibliographie européenne aux XIXe et XXe siècles, participant ainsi à la construction du référentiel scientifique et intellectuel de l'Europe depuis ses origines, pour s'en inspirer dans l'analyse du modèle arabe.

Mots-Clés : Bibliographie ; Épistémologie ; Ibn al-Nadīm ; Classification des sciences ; Gabriel Peignot ;

Abstract:

This article aims to highlight the scientific, historical, and methodological factors that governed the genesis and structuring of what is known today as

Corresponding author: Sahbi Mohamed **e-mail:** sahbi.mohamed@univ-oran1.dz

"bibliography" or "bibliographic science"—referred to by Ḥājjī Khalīfa in his *Kashf al-Ẓunūn* as "writing about books." The research problem focuses on the following questions: did these repertoires adhere to a specific epistemological theory? Was their primary objective to compile Arab-Islamic scientific and intellectual production for fear of its loss, or did they serve a more "informational" purpose? Did contemporaries of Ibn al-Nadīm intend to trace the emergence of sciences and their methodologies in the Muslim world while defining their terminology? Finally, how did Muslim bibliographers manage to survey, organize, and classify the major landmarks of this scholarly production?

To elucidate these issues, this study draws on the theoretical frameworks developed by European bibliographers such as Gabriel Peignot and Paul Otlet. It analyzes the overarching epistemological theory that governed European bibliography during the 19th and 20th centuries, contributing to the construction of Europe's scientific and intellectual reference system from its origins to the present day, in order to draw inspiration for the analysis of the Arabic model.

Keywords: Bibliography ; Epistemology ; Ibn al-Nadīm ; Classification of sciences ; Gabriel Peignot ;

1. Introduction:

Il convient, à titre liminaire, de souligner la distinction opérée au sein du patrimoine scientifique arabo-islamique entre deux catégories de sources, différenciées par la nature, l'importance et la spécificité des informations qu'elles recèlent.

La première catégorie englobe ce qu'il est d'usage de nommer les "références arabes classiques" ou les "référentiels du patrimoine arabo-islamique". Celles-ci constituent le corollaire de l'intense activité scientifique, intellectuelle et religieuse des musulmans depuis les prémices de la consignation des savoirs. Cette catégorie intègre notamment les lexiques, les compilations encyclopédiques, les dictionnaires biographiques (prosopographie), ainsi que les traités philosophiques, littéraires et scientifiques.

On peut citer, à titre illustratif et non exhaustif, le dictionnaire *Kitâb al-'Ayn* de Khalîl ibn Ahmad al-Farâhîdî (100-170 H/ 718 – 786/791 apr. J.-C.), les *Épîtres des Frères de la Pureté* (*Rasâ'il Ikhwân al-Safâ'*, IIIe siècle H/ IXe siècle apr. J.-C), l'œuvre monumentale *Ta'rîkh Baghdâd* d'al-Khatîb al-Baghdâdî (392-463 H/1002 - 1071 apr. J.-C), ou encore les traités philosophiques d'al-Fârâbî (257 - 339 H/ 870 - 950 apr. J.-C) et d'Ibn Sînâ

(Avicenne : 370 – 428 H/ 980 – 1037 apr. J.-C.) . Ces sources s'avèrent indispensables pour tout chercheur versé dans la culture arabo-islamique ; par leur diversité et leur spécialisation, elles constituent des instruments heuristiques majeurs levant le voile sur l'un des mouvements intellectuels les plus foisonnants de l'histoire de l'humanité.

Quant à la seconde catégorie, bien qu'elle regroupe également des "ouvrages de source et de référence" d'un autre ordre, elle ne livre généralement de données scientifiques, historiques ou littéraires détaillées qu'en fonction des impératifs propres à la nature et à l'objet du corpus traité.

Dès lors, ces sources s'attachent prioritairement à recenser la production intellectuelle et scientifique —livres et traités — en y adjoignant parfois des notices biographiques, le tout structuré selon l'ordre alphabétique. C'est le cas, par exemple, du Kitâb *al-Fihrist* d'Ibn al-Nadîm (IVe s. H / Xe s. apr. J.-C.) ou de l'encyclopédie bibliographique *Kashf al-Zunûn ʻan Asâmî al-Kutub wa-l-Funûn* de Hâjjî Khalîfa (XIe s. H / XVIIe s. apr. J.-C.). Certains de ces ouvrages font preuve d'une telle exhaustivité qu'ils confinent au traité monographique, à l'instar du *Subh al-Aʻshâ fî Sinâʻat al-Inshâʼ* d'al-Qalqashandî (756-821 H / 1355-1418 apr. J.-C.).

Il convient de souligner que l'évocation de ces œuvres spécifiques vise à démontrer que chacune d'elles cristallise une phase distincte de l'histoire culturelle arabo-islamique. Le *Fihrist*, document précurseur en la matière, constitue la chronique de la vie intellectuelle des musulmans — et des populations ayant évolué sous l'égide de leur civilisation — jusqu'à la fin du Xe siècle. Sans ce précieux répertoire, les chercheurs en littérature, en histoire ou en philosophie seraient incapables d'identifier nombre d'auteurs et leurs écrits disparus. Le même constat s'applique au *Kashf al-Zunûn*, qui offre un panorama de la pensée arabo-islamique jusqu'au XVIIe siècle. Quant à l'œuvre d'al-Qalqashandî, qui se situe chronologiquement entre ces deux jalons, son importance réside dans le caractère monumental de son encyclopédie en quatorze volumes. Il y a consigné la vie intellectuelle, politique et sociale de l'Égypte médiévale, répertoriant une multitude de noms, de lieux géographiques et de termes techniques, tout en archivant des documents et des correspondances qui font de son écrit une source documentaire de premier plan.

À la lumière de ce qui précède, il est permis d'affirmer l'existence, au sein du patrimoine musulman, de deux catégories de sources et de références distinctes par leur genèse et leur mode de traitement des faits, bien qu'elles convergent vers un objectif commun : la transmission de

l'information scientifique et "technique". En d'autres termes, la première catégorie s'inscrit dans le prolongement de la dynamique créatrice et de l'efficience scientifique dont elle retrace l'histoire, tandis que la seconde s'attache à consigner l'exhaustivité de la production intellectuelle afin d'en faciliter la consultation et la documentation. Ce faisant, elle contribue à l'analyse des phénomènes régissant l'évolution du système de pensée et de la culture en général.

D'un point de vue historique et chronologique, il convient de souligner que la seconde catégorie ne saurait exister sans la présence massive de la première. C'est l'hypertrophie de la production cognitive — matérialisée par la prolifération des traités et des épîtres — qui a imposé le recours à un instrument méthodologique capable de recenser et de maîtriser l'existant afin de dégager une théorie générale de la connaissance. C'est précisément cette démarche qui a conduit les chercheurs, depuis près de deux siècles, à appliquer le terme de bibliographie ou de catalogage à ce type de sources.

Le concept de "bibliographie", tant en Occident que chez les érudits musulmans de l'époque médiévale et postmédiévale, consiste en une tentative de recension classifiée et ordonnée des œuvres accumulées au fil des siècles dans tous les domaines du savoir. Les prémices de cette discipline à l'époque moderne remontent aux travaux du Français, l'Abbé Rive (Jean-Joseph Rive), lorsqu'il publia une liste exhaustive de livres et de manuscrits issue de recherches laborieuses au sein des répertoires et des bibliothèques. Il intitula son ouvrage *Chronique littéraire des ouvrages manuscrits et imprimés*. Cette publication, datée de 1790, marque probablement l'acte de naissance et l'usage sémantique des termes "bibliographie" et "bibliologie", auxquels l'auteur a conféré leurs concepts et leurs significations propres (El Yousfi, 1993, p. 74)

Étymologiquement, le terme bibliographie puise ses racines dans le grec ancien ; il se compose de deux morphèmes : *biblion* (ou *biblios*), désignant le document écrit ou le livre — dont dérive également le terme *Bible* — et *graphein* (*grapho*), signifiant "écrire". Initialement comprise comme l'action d'écrire ou de copier des livres, la sémantique du terme évolue au XVIIIe siècle pour désigner l'étude des manuscrits anciens, puis la "description des livres". Cette acception rend compte de la dimension matérielle du document écrit et de son ordonnancement.

Quant au vocable bibliologie, il procède de la jonction entre *biblios* et *logos* (la science ou le discours raisonné), signifiant ainsi la "science du

livre". Si cette distinction conceptuelle apparaît opérante chez les chercheurs francophones, elle s'avère plus ténue dans la tradition anglo-saxonne, où le terme "bibliography" peut indifféremment recouvrir le champ de la bibliologie, et vice versa (Meyriat, 1993, p. 548).

Dès lors, au regard des prolégomènes exposés précédemment, une interrogation fondamentale s'impose : existe-t-il une théorie de la connaissance sous-jacente à la genèse de la science bibliographique — ou de l'écrit sur le livre — dans la civilisation islamique ? Quel rôle ont joué les sciences du Hadith, notamment à travers les mécanismes de *l'isnad* (chaîne de transmission) et du *al-jarh wa-l-ta'dil* (la critique du témoignage), dans ce processus ? Enfin, la vocation des répertoires bibliographiques arabes se limitait-elle à un simple recensement exhaustif, ou répondait-elle à un impératif supérieur de communication et de médiation scientifique ? En d'autres termes, s'agissait-il de constituer ces sources en instruments méthodologiques permettant aux chercheurs de valider l'authenticité des auteurs et de leurs œuvres ?

Il est apparu, au cours du XVIIIe siècle et des périodes subséquentes, à travers les travaux de chercheurs éminents tels que l'Abbé Jean-Joseph Rive, que l'élaboration des répertoires bibliographiques s'inscrit dans une continuité historique et spatiale régie par une théorie générale. Celle-ci peut s'interpréter à l'aune des paradigmes du Siècle des Lumières et du XIXe siècle, postulant que la nature, la société et l'histoire sont soumises à des lois universelles. Il incombe dès lors au chercheur d'élucider ces lois et théories qui rendent compte des accomplissements intellectuels et artistiques de l'homme en société. Une interrogation s'impose alors : les savants et lettrés arabo-musulmans de l'époque médiévale avaient-ils une prescience de ces lois régissant les productions scientifiques, intellectuelles et méthodologiques, telles qu'elles furent formalisées par leurs homologues européens à l'époque moderne ?

Afin de vérifier cette hypothèse, la présente recherche s'appuiera sur deux approches complémentaires : la méthode documentaire et la méthode analytique. La première permettra de recourir aux sources fondamentales de la culture arabo-islamique dans ce domaine — qu'il s'agisse de travaux bibliographiques ou d'autres traités scientifiques — pour en extraire les témoignages essentiels. La méthode analytique servira, quant à elle, à expliciter les rapports de causalité et à identifier le socle épistémologique ayant permis l'émergence des réalisations savantes du monde musulman.

1. **Bibliographie et Bibliologie : les prémices de la formalisation scientifique**

À la suite de l'Abbé Rive précédemment cité, une autre figure majeure émerge en France : Étienne-Gabriel Peignot (1767-1849). En 1802, il publie une étude séminale sur la bibliographie intitulée *Dictionnaire raisonné de bibliologie* (Peignot, 2012, p. 508). Dans cet ouvrage monumental en deux volumes, l'auteur livre une analyse exhaustive de cette discipline naissante et de son lexique. Toutefois, à la différence de son prédécesseur, Peignot confère à son étude une dimension épistémologique singulière, s'attachant à corréler la genèse de cette science aux cadres historiques et intellectuels qui ont jalonné la culture européenne avant et après la Révolution française de 1789.

En 1804, il fait paraître un troisième volume en guise de supplément (ou *addendum*), destiné à recenser de nouveaux ouvrages et à apporter des clarifications conceptuelles.

Peignot se distingue des autres chercheurs du champ bibliographique par son profil d'intellectuel pétri de la culture du Siècle des Lumières. Adoptant une approche encyclopédique, il appréhende le document comme un vecteur d'information nécessitant une rigueur méthodologique dont les fonctions primordiales sont : l'affinement des concepts, la précision terminologique et l'édification des fondements théoriques de la discipline.

Ses fonctions successives d'avocat, d'inspecteur de l'enseignement, puis de conservateur d'une grande bibliothèque, ont exercé une influence déterminante sur l'acuité de son regard concernant cette science et ses frontières épistémologiques. À cela s'ajoute son observation directe de l'un des phénomènes les plus singuliers issus de la Révolution française : la concentration massive de livres et de manuscrits, l'essor de l'édition de luxe et l'élargissement des pratiques de lecture, consécutifs à une politique d'État visant la généralisation de l'imprimé, conformément aux idéaux de 1789.

Ce contexte fut marqué par les mesures de nationalisation des biens des ordres religieux, des universités et des domaines royaux, suivies par la confiscation de fonds bibliographiques, de manuscrits et de collections artistiques au sein des bibliothèques et musées étrangers occupés par les armées napoléoniennes — notamment en Autriche et en Hongrie — ainsi que par les forces coloniales françaises dans des pays tels que l'Algérie.

Cette situation d'exception en France, à la charnière des XVIIIe et XIXe siècles, a largement concouru à l'émergence des bibliothèques et musées

publics. Ces institutions incarnaient les principes révolutionnaires de participation collective et de liberté d'accès à l'information, brisant ainsi le monopole historique des élites aristocratiques et fortunées. Face à l'afflux de volumes et de manuscrits, le recours au recensement, au signalement descriptif, à l'ordonnancement et à la classification devint un impératif pour en permettre l'exploitation. L'œuvre de Peignot fut par ailleurs favorisée par son implication dans l'élaboration des cadres législatifs et réglementaires régissant l'univers du livre et des bibliothèques. Cette position lui permit d'inscrire ses travaux dans le sillage des mutations structurelles de la société française, qu'elles soient politiques, idéologiques ou culturelles (Dion, 1990, p. 52-54).

1.1 Napoléon et la fondtion d'un institut de bibliographie

L'importance de cette science émergente en France se manifeste par l'intérêt politique majeur accordé au projet « bibliographique » au plus haut sommet de l'État. En 1807, Napoléon Ier exprime, dans une allocution, sa volonté d'instituer une « École d'histoire et de littérature » au sein du Collège de France. Il y déclare notamment :

[...] La manière de lire l'histoire est elle-même une science. Les historiens peu fiables sont légion, et il existe une différence fondamentale entre un ouvrage contemporain des faits et un autre rédigé ultérieurement, bénéficiant des travaux de ses prédécesseurs. Nombreux sont les hommes désireux d'accéder à des informations précises et documentées, mais qui se retrouvent soudain face à une bibliothèque historique saturée de données médiocres. Discerner ce que les historiens de l'Antiquité nous ont légué de ce qui fut perdu, distinguer les œuvres originales des gloses, continuations et appendices rédigés par des commentateurs, éminents ou non : tout cela constitue en soi une "science", ou du moins un champ d'étude primordial pour l'érudit. [...] Si l'on fondait dans une métropole telle que Paris une "École spéciale d'Histoire", et que le premier enseignement dispensé fût la "bibliographie", le jeune étudiant, au lieu de s'égarer durant des mois dans des lectures stériles ou peu crédibles, serait orienté vers des ouvrages de référence immédiatement utiles. Il accèderait ainsi aux connaissances essentielles par la voie la plus sûre et la plus rapide » (S. Khalīfa, 1996, p. 36).

Par ces propos, Napoléon Ier synthétisait avec une remarquable acuité les préoccupations majeures des érudits de son temps. Sous son impulsion, la ville de Paris vit naître entre 1811 et 1812 ce que l'on nomma la Bibliographie de la France. L'essor de cette discipline ne se limita pas à

cette seule institution ; la France, à l'instar de nombreuses nations européennes, fut le théâtre d'une prolifération de traités théoriques. Ces écrits ne se contentaient plus d'aborder la "connaissance des livres" ou la "bibliologie" sous un angle purement technique, mais en exploraient les dimensions transversales, au premier rang desquelles figurait la dimension idéologique — véritable fer de lance du régime politique français alors en vigueur.

Toutefois, la singularité et l'originalité de l'œuvre d'Étienne-Gabriel Peignot éclipsèrent les autres travaux contemporains dans ce domaine. Ses écrits s'imposèrent dès lors comme la référence doctrinale prééminente, structurant durablement le champ de la recherche bibliographique.

1.2 L'œuvre de Peignot et son influence posthume :

Dans son analyse, Peignot articule ses travaux autour de trois axes fondamentaux :

1- La normalisation et la systématisation terminologique : Il s'attache à définir et à vulgariser le lexique propre à la bibliographie, à l'art typographique, à la linguistique, à l'archivistique et à la paléographie (manuscrits).

2- L'élaboration de notices historiques exhaustives : Il dresse un panorama détaillé des principales bibliothèques, tant antiques que modernes. Parallèlement, il procède au recensement des œuvres des philosophes et des écrivains, classées selon la nature de leur production. Il n'omet pas d'inclure les imprimeurs et les libraires-éditeurs, maillons essentiels de la chaîne documentaire qui englobe la création, l'impression et la diffusion du livre.

3- L'exposition des systèmes bibliographiques : Il analyse les circuits suivis par le document (le livre, par exemple), depuis sa conception jusqu'à sa réception par le lecteur, en passant par les étapes de l'impression et de l'édition (Estivals, 1993, p. 421).

Considéré comme une œuvre fondatrice, ce travail s'est imposé comme une véritable encyclopédie du savoir, traitant aussi bien de l'histoire des idées que des méthodes bibliographiques et des techniques de l'imprimerie.

L'œuvre de Peignot ne saurait être considérée comme une production isolée du terreau intellectuel et politique de son temps ; elle en constitue au contraire l'aboutissement logique, ainsi que la synthèse des tentatives antérieures visant à classifier le savoir et la production scientifique — tant imprimée que manuscrite — afin de rendre accessibles les trésors des bibliothèques publiques et privées.

À cet égard, l'initiative de Lefèvre d'Ormesson (1790) offre une illustration probante des démarches entreprises par les acteurs du champ. Bibliothécaire du Roi avant la Révolution, il tenta d'instaurer une classification des fonds qu'il jugeait apte à rationaliser la consultation des sources et des références. Toutefois, son projet se solda par un échec, faute d'une maîtrise suffisante des fondements rudimentaires de la bibliographie en tant que science émergente[1].

Cet épisode témoigne de l'hypertrophie de la production intellectuelle en Europe au tournant des XVIIIe et XIXe siècles. Il met également en exergue les efforts méthodologiques déployés pour s'approprier progressivement les instruments d'analyse offerts par la culture scientifique et philosophique de l'époque. Ce mouvement, porté par le positivisme d'Auguste Comte et de ses contemporains, a structuré le cadre épistémologique global des sciences du XIXe siècle. »

2. La quête d'une explication du phénomène bibliographique :

2.1 L'approche novatrice du Belge Paul Otlet :

Alors que la mission dévolue à la bibliographie, en France comme ailleurs, consistait à tenter de recenser la production intellectuelle passée pour la prémunir de l'éparpillement, tout en régulant les flux de la production scientifique, intellectuelle et littéraire contemporaine — par l'élaboration d'instruments méthodologiques adéquats —, de nouvelles orientations ont commencé à émerger au cours du XIXe siècle dans le champ de la recherche bibliographique.

Toutefois, sous l'effet des conjonctures politiques et idéologiques susmentionnées, cet essor ne fut plus l'apanage exclusif de la France ; il s'étendit à d'autres nations, notamment l'Allemagne et la Belgique.

En Allemagne, sous l'impulsion du progrès économique et scientifique du XIXe siècle, l'expansion de la production intellectuelle et de l'édition a imposé une refonte des pratiques bibliographiques. Cela s'est traduit par la multiplication des répertoires et la création de centres spécialisés dans l'étude, le catalogage et la publication de manuscrits (Masson & Pallier,

[1] Des études ultérieures parues au cours du XXe siècle, notamment celle de Robert Estivals intitulée *La bibliologie*, ont suggéré que Peignot aurait tiré profit de travaux antérieurs sans les citer, particulièrement ceux de l'abbé Rive. Néanmoins, Gabriel Peignot demeure la figure de proue de la bibliographie en France ; non seulement par la pertinence de ses théories, mais aussi parce qu'il fut l'illustre témoin des idéaux de la Révolution française et de la philosophie des Lumières.

1961, p. 44). Toutefois, la figure emblématique de cette seconde phase de l'histoire de la bibliographie en Europe [1] demeure incontestablement le savant belge Paul Otlet (1868-1944). Juriste, sociologue et bibliographe visionnaire, il souleva une problématique fondamentale, inédite pour ses prédécesseurs: comment expliquer la genèse de la bibliographie européenne aux XVIIIe et XIXe siècles?

Dans son œuvre magistrale publiée en 1934, *Traité de documentation : Le livre sur le livre, théorie et pratique*,[2] Otlet apporte les éléments de réponse nécessaires à une refondation de la discipline. Pour ce faire, il interroge l'histoire culturelle de l'humanité, depuis l'avènement de l'écriture comme mode de conscience du monde jusqu'à l'invention de l'imprimerie, moteur du rayonnement scientifique du Siècle des Lumières. Selon lui, si l'invention de l'écriture marqua la rupture entre la préhistoire et l'histoire, celle de l'imprimerie constitua la ligne de partage entre le Moyen Âge et la Renaissance, préparant ainsi le terrain aux grandes conquêtes scientifiques et méthodologiques de l'ère moderne.

2.2 Le cadre épistémologique :

Quant au cadre conceptuel ayant régi les réponses et les hypothèses d'Otlet, il s'inscrit dans la lignée philosophique et intellectuelle dont le philosophe français Auguste Comte (1798-1857) a jeté les bases. Cette influence se manifeste notamment à travers sa lecture de l'histoire socioculturelle régie par la célèbre « loi des trois états » propre au positivisme (Otlet, 1934, p. 450). Paul Otlet ne fut d'ailleurs pas le seul à subir l'ascendant de la pensée comtienne ; celle-ci a exercé une influence déterminante sur une vaste communauté de chercheurs et d'historiens durant

[1] Les auteurs Masson et Pallier recensent plusieurs figures ayant contribué à la classification des sciences. Parmi elles figurent notamment **Polard**, auteur d'un *Essai élémentaire sur la bibliographie* publié en 1797, ainsi que François Achard, qui signa les *Cours élémentaires de bibliographie*. Est également mentionné l'ouvrage intitulé *Siècles littéraires de la France ou Nouveau dictionnaire historique, critique et bibliographique jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, paru en 1800 et rédigé par un libraire parisien de renom, spécialiste des livres et des manuscrits. Voir : *Les Bibliothèques. Col. Que sais-Je? Presses Universitaires de France, p.p.:45-47.*

[2] L'Allemagne a manifesté, durant cette période, un intérêt sans précédent pour le patrimoine scientifique manuscrit, notamment celui de la civilisation arabo-islamique. Cet engouement a donné lieu à la publication de nombreux répertoires bibliographiques et catalogues, à l'instar de l'*Orientalische Bibliographie* dirigée par **August Müller** (et à laquelle **Lucian Scherman** a contribué), parue dès 1888.

les XIXe et XXe siècles. Pour ces derniers, le positivisme constituait la théorie idéale permettant d'élucider la genèse des phénomènes sociaux, y compris dans les domaines des sciences et des arts, en partant de la compréhension de l'éveil de la conscience humaine dès l'origine du processus de réflexion.

À l'instar de nombreux penseurs et philosophes à travers l'histoire, Paul Otlet s'est employé, dans l'ouvrage précité, à élaborer une vision et une approche méthodologique qui dépassent la simple genèse de la pensée et l'évolution de ses stades. Son interrogation centrale portait sur l'émergence de la bibliographie en Europe occidentale, qu'il considérait comme une composante essentielle, sinon primordiale, de la pensée humaine moderne.

Dès lors, pour traiter de la naissance du savoir, il remonte aux origines premières, c'est-à-dire à l'interaction fondamentale de l'homme avec l'univers de l'écrit et à sa volonté de consigner les phénomènes qui l'habitent. Son ambition était d'offrir une perspective globale de l'histoire du livre, depuis la tablette d'argile sumérienne et le papyrus des anciens Égyptiens, jusqu'à l'avènement du livre imprimé, voire numérique.

Ce chercheur et bibliographe belge s'est ainsi appuyé sur la conception simplifiée de la genèse et du développement des sciences chez Comte pour en déduire un schéma paradigmatique applicable — selon lui — au domaine du livre et au processus de formation de cette source documentaire. Ce schéma s'articule autour des phases suivantes :

a) Première phase : Elle correspond à l'émergence du ou des phénomènes sociaux. Pour Comte, la science est avant tout un fait social régi par des lois et produit par la collectivité sans exception. Le fondement de cette étape réside dans l'« observation », considérée comme le premier outil méthodologique acquis par l'Homme au cours de son cheminement scientifique.

b) Deuxième phase : Cette étape est celle de la consignation du phénomène, à savoir l'écriture (*-graphie*). Ce processus s'est étendu sur des siècles, voire des millénaires.

c) Troisième phase : Enfin, la phase ultime où l'Homme (prêtre, sage ou savant) parvient à ériger la raison en instrument de compréhension du phénomène pour en dégager une loi. Cette étape se distingue par sa scientificité et l'avènement de la pensée rationnelle (*Logos / -logie*)[1].

[1] Fondée sur la **"Loi des trois états"**, pilier de la doctrine positiviste de Comte, cette théorie postule que toute conception humaine évolue de l'état **théologique** vers l'état

Toutefois, bien que Paul Otlet souscrive à ces fondements, il s'en distancie en proposant une loi structurée en quatre phases plutôt que trois, contrairement au postulat de Comte. Il affirme par ailleurs que cette quadripartition ne contredit pas le principe originel, mais en approfondit l'exégèse :

A – La première phase : Elle englobe l'invention de la technique scripturale, incluant les systèmes de signes, les tracés, ainsi que les matériaux nécessaires à l'écriture (encres) et leurs supports (papyrus, tablettes d'argile, parchemins, etc.). Elle aboutit au processus de production du manuscrit (ou du livre).

B – La deuxième phase : Elle comprend la documentation, la consignation et l'auctorialité (référentialité). Elle se caractérise par l'intérêt croissant pour l'objet-livre et l'émergence des premières bibliothèques, dont la préoccupation initiale fut la confection de catalogues afin de faciliter l'accès aux œuvres pour les lecteurs.

C – La troisième phase : Elle correspond à l'étape de la réalisation et de l'accomplissement de la bibliographie.

D – La quatrième phase : Représentant le stade le plus avancé, elle consacre la naissance de la bibliologie, c'est-à-dire l'effort de théorisation.

En réalité, cette ultime étape est intrinsèquement liée à la précédente, dont elle ne saurait être dissociée. L'édification de la science étant un processus cumulatif (la production scientifique, intellectuelle et artistique s'inscrivant dans une continuité temporelle où le passé informe le présent), il apparaît que la tripartition demeure la plus opérante, comme le démontrera la suite de notre analyse.

2.3 La phase de production de l'écriture et du manuscrit :

Cette étape correspond à la formation du phénomène au sens comtien. Elle englobe l'élaboration des techniques scripturales — incluant le tracé et l'alphabet — ainsi que la confection des supports matériels tels que les tablettes d'argile, le papyrus, ou encore les dérivés du palmier (*al-'asb* et *al-karanif*). S'étendant sur des millénaires, cette phase coïncide avec l'aube des

métaphysique (phase de transition), pour aboutir enfin à l'état **positif**, autrement dit scientifique. Cette thèse fut exposée dans les travaux publiés par Comte au XIXe siècle, dont le plus emblématique demeure le ***Cours de philosophie positive***. Rédigée entre 1830 et 1842, cette œuvre monumentale se compose de six volumes.

civilisations humaines, période durant laquelle l'homme a remporté des victoires décisives sur l'inconnu.

Cette séquence complexe de l'histoire de l'humanité se caractérise par l'étroite corrélation entre l'écriture primordiale — sous forme de gravures et de peintures rupestres — et une dimension esthético-religieuse à visée pragmatique. Intégrée au monde magico-religieux et rituel, cette pratique était exercée par l'homme primitif comme une composante intrinsèque de sa vie naturelle et sociale.

L'association de ces inscriptions aux parois des temples, notamment dans l'Égypte antique, sous l'égide des prêtres, démontre leur finalité utilitaire : il s'agissait de s'attirer les faveurs des divinités et, par extension, des Pharaons, assurant ainsi le passage du monde profane vers un univers transcendant.

Les Grecs désignèrent ces inscriptions scripturales sous le terme de hiéroglyphes, signifiant littéralement "gravures sacrées". La consignation de la pensée par l'écrit constitua alors une avancée majeure dans le déploiement des civilisations humaines. Cette conquête surpassa en importance l'ensemble des luttes menées par l'homme pour l'organisation et le progrès de l'existence. C'est en effet par l'écrit que furent instaurées les constitutions régulatrices de la vie sociale ; c'est également par lui que l'humanité a pu féconder ses facultés intellectuelles, les exploiter et les mettre au service des générations futures. L'écrit devint ainsi l'auxiliaire indispensable à la diffusion du savoir, permettant la sédimentation des expériences, la pérennisation des cultures et la transmission des sciences.

Indépendamment de l'intervention de l'élite savante dans l'évolution de l'écriture, la participation collective à sa formulation et à sa simplification s'avéra déterminante. Ce processus de simplification cursive (ou réduction), auquel toutes les écritures sans exception furent soumises, fut un facteur décisif.

L'écriture de l'Égypte antique — dont les stades d'évolution et les influences préfigurent ceux de nombreux autres systèmes — illustre parfaitement cette transition : elle passa du stade initial (hiéroglyphique) à une forme simplifiée de signes et de phonogrammes, le hiératique. Ce terme, également d'origine grecque, signifie "écriture sacerdotale". Utilisé pour la transcription sur papyrus, bois ou tessons de poterie (ostraca), le hiératique servit de support à la majeure partie de la littérature égyptienne ainsi qu'aux sciences appliquées telles que l'arithmétique et l'astronomie (Brill, s.d., p. 78).

Cette simplification favorisa par la suite la diffusion de l'écrit au sein de la population, le rendant accessible à de vastes strates sociales alors qu'il constituait auparavant l'apanage exclusif des prêtres et des mages, jalousement gardé tel un arcane. La distinction entre ces deux graphies est analogue à celle qui sépare, dans les langues européennes, les caractères typographiques de l'écriture cursive manuscrite. De fait, « l'impact de la généralisation de cette écriture cursive sur les activités régaliennes et commerciales a profondément marqué l'organisation administrative et les modes de vie, s'érigeant dès lors en critère de distinction entre l'analphabète et le lettré » (Badawy & Mokhtar, 1974, p. 67).

Toutefois, en dépit de ces processus de simplification et de réduction appliqués à l'écriture égyptienne, et malgré leurs répercussions sur les sphères sociale, religieuse et scientifique, les exigences croissantes des lecteurs et des scribes ne furent pas pleinement satisfaites. Ainsi, le hiératique fut supplanté par une nouvelle forme scripturale : le démotique (ou écriture "populaire"). Dans cette version, l'origine des signes archaïques est devenue presque méconnaissable. Selon certains spécialistes, elle fut l'écriture la plus répandue durant l'époque ptolémaïque (Breasted, 1979, p. 88).

2.4 La phase d'émergence des bibliothèques et de la confection des catalogues :

La distinction entre les différentes étapes marquant le cheminement scientifique et théorique de l'humanité n'est, en réalité, qu'une construction conceptuelle opérée par les chercheurs pour caractériser un champ spécifique à travers ses traits dominants. Il convient de souligner que chaque phase peut contenir les sédiments des précédentes ; en d'autres termes, le passage d'une étape à une autre n'implique pas nécessairement l'oblitération de celle qui la précède. Lorsque Paul Otlet a établi cette périodisation, son objectif était d'élucider la genèse et la structuration du phénomène documentaire.

Dans la mesure où cette phase (celle de l'apparition des bibliothèques et des catalogues) se définit par une accumulation cognitive et scientifique — corollaire de l'avènement et de la diffusion de l'écriture perçue comme un patrimoine à consigner et à transmettre —, il devint impératif pour l'homme, ou du moins pour les instances décisionnelles, d'envisager l'ordonnancement de ces savoirs dans des espaces dédiés. Cette démarche visait à en optimiser l'usage et à fournir aux usagers les informations

requises, que ce soit à des fins utilitaires personnelles ou comme socle fondamental pour le développement de la recherche et l'investigation.

À cet égard, un consensus se dégage parmi les historiens pour situer l'émergence des premières "maisons des livres" ou "cabinets de manuscrits" en Égypte antique, dès le XXVe siècle — soit au milieu du troisième millénaire avant notre ère. Ces institutions employaient des scribes, des inspecteurs, des contrôleurs de sceaux ainsi que des administrateurs. Elles étaient placées sous le haut patronage de divinités tutélaires, notamment la déesse Seshat, régente de la "Maison des livres sacrés" et maîtresse des manuscrits, ainsi que le dieu Thot, dont l'éminence au sein de ces enceintes était prépondérante (Badawy et Mokhtar, 1974, p. 68).

L'analyse de l'évolution scripturale permet d'affirmer que l'écriture adopta initialement une forme pictogrammique (ou pictographique) — stade primitif où l'image représente l'objet désigné —, avant d'évoluer vers le stade idéogrammique, où le signe devient le vecteur de l'idée (systèmes égyptien, chinois, sumérien, etc.). La troisième phase de cette mutation correspond au stade phonogrammique, dans lequel l'image transcrit les articulations phonétiques du langage (le syllabisme). Ces trois modalités se sont succédé chronologiquement : vers 4000 av. J.-C. pour la première, 2500 av. J.-C. pour la seconde, tandis que la troisième est datée par les spécialistes entre 1500 et 1000 av. J.-C. Cette dernière coïncide avec l'apparition de l'alphabet phénicien, aboutissement de l'évolution des systèmes antérieurs. Comme il est établi, c'est de cet alphabet phénicien que dérivent l'ensemble des caractères alphabétiques européens. Quant au processus de simplification cursive (ou réduction) survenu durant l'évolution du phénicien, il est imputable à des impératifs commerciaux, incitant ce peuple de marchands à concevoir un système scriptural fluide propre à faciliter leurs transactions (Cottrell, 1977, p. 47).

Sur le plan organisationnel, ces institutions se scindaient en deux catégories : la première, à vocation religieuse, était nommée "Maison des livres du dieu" (ou "Bibliothèque sacrée") ; la seconde, de nature civile, renfermait vraisemblablement des ouvrages scientifiques et culturels et était désignée sous le terme générique de "Maison des livres", sans spécification restrictive (Saleh, 1966, p. 360).

L'importance de ces édifices — véritables conservatoires de documents, d'archives et de manuscrits des époques antérieures, ainsi que de la production intellectuelle des prêtres liés à la vie scientifique et cultuelle, à l'instar des clergés de Memphis ou du temple de Karnak — a conduit à

l'élaboration de catalogues spécifiques. Certains remontent au règne de Ramsès II durant le Nouvel Empire (milieu du IIe millénaire av. J.-C.), tandis que d'autres datent du Ier millénaire av. J.-C. Toutefois, l'institution la plus emblématique de l'Égypte antique demeure la célèbre Bibliothèque d'Alexandrie, tant par l'excellence de ses services documentaires et la préservation de ses fonds que par son rayonnement intellectuel sur l'ensemble du Proche-Orient ancien. La figure la plus représentative de cette institution fut Callimaque de Cyrène (mort vers 235 av. J.-C.), auteur des *Pinakes*, un catalogue monumental et raisonné des collections de la bibliothèque, structuré selon une classification rigoureuse des sciences et des arts (Saleh, 1966, p. 361).

En Mésopotamie, les archéologues britanniques ont mis au jour, dans le palais de Ninive et l'une des résidences du roi Assurbanipal [mentionné ici sous le nom de Sargon, bien que les dates 668-624 av. J.-C. correspondent à Assurbanipal], vingt mille tablettes d'argile. Celles-ci constituent une part substantielle de l'héritage assyrien en mathématiques, astronomie et médecine. Portant des numérotations séquentielles, ces tablettes témoignent d'un ordonnancement systématique préfigurant les méthodes de catalogage modernes (Estivals, 1993, p. 34).

Ces bibliothèques ont indubitablement contribué à l'essor des institutions grecques et romaines, tout comme leurs sciences et leurs arts ont favorisé le progrès de la recherche et du savoir parmi les peuples périphériques de l'époque. La Bibliothèque d'Alexandrie, par exemple, s'est imposée comme l'un des centres intellectuels majeurs, attirant savants et historiens de l'Antiquité, particulièrement durant la seconde moitié du dernier millénaire avant notre ère. Le fait que Platon ait reçu ses enseignements en Égypte constitue un témoignage éloquent de l'ascendant exercé par les connaissances égyptiennes et mésopotamiennes sur le monde antique (Masson & Pallier, 1961, p. 9).

En dépit du prestige de la civilisation grecque, les historiens des sciences n'ont relevé, en matière de catalogage, que des fragments épars attribués à des philosophes tels qu'Aristote. Ces tentatives embryonnaires n'ont atteint une maturité réelle qu'au cours du IIe siècle de notre ère, période qui se distingue par l'émergence structurelle des bibliothèques et des répertoires.

Cette évolution semble résulter de l'effort de compilation et de transcription de l'héritage gréco-romain entrepris par les autorités ecclésiastiques. C'est dans ce contexte que sont apparues des formes

scripturales tendant vers la bio-bibliographie (ou prosopographie), un genre que l'on retrouvera plus tard chez les érudits musulmans, à l'instar de Yaqut al-Hamawi dans son *Mu'jam al-Udabâ'*. La figure dominante de cette période demeure le médecin Galien (Claude Galien), auteur d'un ouvrage bio-bibliographique intitulé *De Libris propriis liber*, lequel recense les notices biographiques d'auteurs, d'écrivains et d'historiens, tout en répertoriant leurs œuvres majeures.

L'époque de la Renaissance a été le théâtre d'un développement substantiel du réseau des bibliothèques et de la confection des catalogues. Cet essor résulte de l'effervescence culturelle et de la prodigieuse production intellectuelle que l'Europe a connue durant cette phase, marquée notamment par l'émergence des grandes universités telles que la Sorbonne en France et Oxford en Grande-Bretagne. Ces institutions ont conféré à leurs fonds, leurs répertoires et leurs systèmes de classification une configuration inédite, rompant avec les traditions médiévales antérieures.

L'une des singularités les plus marquantes de ces bibliothèques universitaires résidait dans leur système de consultation : les volumes étaient disposés sur des pupitres et entravés par des chaînes de fer, rendant tout retrait ou larcin matériellement impossible. L'étudiant désireux de consulter un ouvrage devait ainsi attendre son tour pour prendre place devant ce « livre enchaîné » (*liber catenatus*) (Masson & Pallier, 1961, p. 18).

La genèse des bibliothèques en Europe occidentale, l'intérêt croissant des érudits pour le catalogage, ainsi que l'invention de l'imprimerie au XVe siècle, ont non seulement favorisé la bibliophilie et la multiplication des collections, mais ont également pavé la voie à l'éclosion d'une « pensée bibliothéconomique philosophique ». Ce courant a abouti, au Siècle des Lumières (XVIIIe siècle), à l'avènement d'un nouveau genre documentaire : l'encyclopédie. Par la suite, les premiers travaux bibliographiques ont émergé, caractérisés par une hybridation féconde entre la réflexion théorique et la technicité méthodologique. »

2.5 L'ère de la bibliographie (ou la genèse de la discipline) :

Cette troisième phase de l'évolution et de la structuration de la « science bibliographique » — contrairement à la périodisation établie par Otlet concernant les stades de la connaissance, de la classification et de la documentation — a également vu l'émergence d'interrogations fondamentales sur la bibliologie (ou science du livre). Il s'avère dès lors

complexe de dissocier ces deux champs, tant ils partagent des principes et des formulations ancrés dans un socle épistémologique commun.

D'autre part, les contours conceptuels de la bibliographie et de la bibliologie n'étaient pas encore définitivement stabilisés à l'époque d'Otlet. Pour preuve, la tradition anglo-saxonne (britannique et américaine) ne les distingue pas formellement jusqu'à ce jour ; elle recourt d'ailleurs fréquemment au terme de « bibliographie historique » pour désigner la bibliologie, allant parfois jusqu'à occulter totalement ce second vocable (S. Khalīfa, 1996, p. 18).

Cependant, Robert Estivals, figure emblématique de l'école française (et européenne) contemporaine, s'est employé à tracer des lignes de démarcation entre ces deux concepts. Il postule que la bibliographie représente, d'un point de vue historique, une phase initiale de nature descriptive sur laquelle s'est édifiée la science de l'écrit, à savoir la bibliologie. Selon lui, la fonction et la nature de la bibliographie se définissent par la place qu'elle occupe au sein du système de communication englobant la bibliologie [...]. L'un de ses objectifs est de faciliter la diffusion de l'écrit. Par conséquent, son ancrage véritable se situe à l'interface entre la production intellectuelle (création, impression, édition) et la consommation (réception par les lecteurs, les chercheurs et les méthodologies). » (Estivals, 1987, p. 9).

Dans un article portant le même intitulé que l'ouvrage précédemment cité, Estivals plonge le lecteur dans une certaine perplexité en employant le terme de bibliologie pour rendre compte du concept de bibliographie. Cette ambiguïté s'accentue lorsqu'il indexe des répertoires arabes parmi les travaux bibliologiques. Il affirme ainsi :

« [...] Des chercheurs ont récemment mis en évidence l'existence de corpus bibliologiques arabes, élaborés entre le Xe siècle (Ibn al-Nadîm) et le XVe siècle de notre ère (al-Qalqashandî)... » (Estivals, 1993, p. 29).

Dès lors, l'application des paradigmes de la bibliologie européenne aux œuvres arabes précitées soulève une problématique fondamentale :

Faut-il en déduire que les Arabes (musulmans) ont appréhendé simultanément la bibliographie et la bibliologie ? Les auteurs de ces sommes monumentales ambitionnaient-ils, à travers le recensement et la classification des productions savantes de leur temps, d'édifier une théorie de la connaissance universelle ?

Pour répondre à cette problématique, il est permis d'avancer — au regard des paradigmes établis en bibliographie et en bibliologie — que les motivations ayant incité Otlet et Estivals à théoriser ce champ sont intrinsèquement les mêmes que celles qui animèrent Ibn al-Nadîm et ses pairs dans l'élaboration de leurs œuvres majeures. Leur ambition commune ne se limitait pas à l'élucidation de la théorie générale régissant la consignation du savoir en Islam ; elle visait également à formaliser cette théorie pour quiconque souhaiterait appréhender les structures fondamentales de la culture et de la pensée prédominantes de leur époque.

Quant à l'ère de la bibliographie — ou de l'écrit sur le livre — en Europe, elle connut une expansion fulgurante au XVIe siècle, consécutive à la seconde révolution informationnelle déclenchée par l'invention de l'imprimerie par Johannes Gutenberg au milieu du XVe siècle. Cette innovation technique, par la célérité relative de l'impression et l'augmentation massive du tirage des ouvrages, favorisa une prolifération de publications. Ce phénomène élargit considérablement les cercles de lecture et vit l'émergence des bibliophiles, tant amateurs que professionnels, entraînant par corrélation la multiplication des bibliothèques publiques, privées et spécialisées. C'est durant cette phase, qui s'étendit jusqu'au XIXe siècle, que furent définis l'objet et les méthodes de la bibliographie, tout en dessinant ses perspectives et ses interactions avec les autres disciplines scientifiques.

Quant à la bibliologie, telle qu'Estivals s'emploie à en définir les prérogatives, elle s'amorce précisément là où s'achève la fonction dévolue à la bibliographie. En effet, l'exégèse, l'interprétation et la mise en corrélation des œuvres relèvent de la bibliologie et non de la bibliographie (Estivals, 1987, p. 10). Cette activité savante s'articule autour d'une théorie de la connaissance ancrée dans les réalités socioculturelles et scientifiques. Ainsi, le paradigme intellectuel du XIXe siècle a régi les orientations de cette science "nouvelle" jusqu'aux années 1930, date de parution de l'œuvre fondateur d'Otlet.

Toutefois, les mutations structurelles - politiques, sociales et scientifiques -ayant traversé la société occidentale durant la première moitié du XXe siècle ont été déterminantes dans le basculement méthodologique de cette discipline : elle est passée d'une approche descriptive à une approche empirique, érigeant l'observation en outil heuristique fondamental pour l'établissement des faits.

Dès lors, la bibliologie s'est intégrée au mouvement global des sciences humaines et sociales, acquérant une dimension internationale et universelle. Elle a ainsi dépassé son cadre initial, strictement provincial et « euro centré », où les normes et critères étaient exclusivement dictés par une perspective européenne faisant abstraction des autres dynamiques culturelles, qu'elles soient endogènes ou extra-européennes.

Sous cet aspect, il apparaît que la contribution d'Otlet dans son *Traité de documentation* a fait office de manifeste, ouvrant largement le champ bibliographique à l'ensemble des activités intellectuelles et artistiques de l'homme, qu'elles soient consignées sur des supports classiques ou sur des vecteurs médiatiques contemporains (audiovisuels, etc.). Ainsi, Otelet était celui qui a fait sortir la bibliographie de l'univers exclusif du livre pour l'étendre à tous les supports de connaissance (Otelet, 2021, p.43)

En cela, il se distingue de son prédécesseur Peignot et s'impose comme le pionnier de cette science en Europe. Les chercheurs contemporains s'attachent aujourd'hui à réhabiliter sa pensée et ses thèses méthodologiques afin de consolider la position de l'école francophone face aux paradigmes de l'école anglo-saxonne, prédominante au sein des institutions britanniques, canadiennes et américaines.

3. Vers une théorie de la connaissance sur la genèse de la bibliologie dans la culture arabo-islamique

Au terme de ce cheminement, il convient de mettre en exergue les étapes fondamentales de la constitution de la « référentialité scripturale » — ou bibliographie — propre au patrimoine scientifique et intellectuel arabo-islamique, ainsi que ses ancrages et son évolution à travers les âges. Pour ce faire, nous adoptons comme cadre heuristique et méthodologique le paradigme de la théorie comtienne, postulant que les phénomènes en général, et celui de la connaissance en particulier, émergent selon trois phases essentielles :

-L'émergence du phénomène cognitif : régi par des lois, il est le produit de la collectivité sans exception. L'observation y figure comme l'instrument scientifique primordial de sa formulation.

-La consignation des savoirs : elle consiste à enregistrer les connaissances acquises en vue de leur diffusion. C'est le passage de l'observation à l'écriture, ou « graphie » (*Graphie*).

-La phase réflexive : elle succède à la mise par écrit et consiste en une méditation sur les données enregistrées afin d'en dégager des principes épistémologiques et scientifiques universels.

En appliquant cette théorie à la genèse du savoir en Islam — depuis ses prémices jusqu'à l'apparition des ouvrages de référence et leur classification imprégnée de théories de la connaissance —, nous pouvons identifier les stades suivants de l'évolution de la culture arabo-islamique :

1- La phase de production manuscrite : Elle est indissociable de l'ensemble des activités techniques (systèmes d'écriture, calames, supports tels que le parchemin et le papier, encres, etc.) ainsi que des activités culturelles et de la production intellectuelle, lesquelles ont suscité l'innovation de méthodes et de techniques dédiées.

2- La phase institutionnelle et catalographique : Elle englobe l'émergence des bibliothèques (ou «*Khizanat* ») et, par voie de conséquence, la confection des répertoires et catalogues. »

3- Enfin, la troisième et dernière étape consiste en l'élaboration de la bibliographie, entendue comme le phénomène de l'écriture sur les livres. Elle s'attache à la réflexion sur "l'écrit" et à son analyse, relevant ainsi du champ de la bibliologie.

3.1 L'Islam comme pierre angulaire

Le premier constat qui s'impose est l'étroite corrélation entre l'émergence et l'acquisition du savoir chez les musulmans et l'avènement de l'Islam en tant que religion et État. Sans ce fait historique, les Arabes n'auraient sans doute jamais accédé à une telle envergure dans les domaines de la connaissance et de la science.

Néanmoins, ce bouleversement au sein de la vie arabe « tribale » a permis aux Arabes de s'ouvrir à leur propre héritage culturel et à leurs activités « intellectuelles » et « scientifiques » préislamiques. Pour appréhender cette nouvelle réalité, ils furent conduits à reformuler et à assimiler cet héritage afin de l'harmoniser avec les exigences du nouvel ordre. Ce processus a ainsi favorisé une tentative d'intellectualisation de la période préislamique (la *Jāhiliyya*) dans ses prolongements historiques, sociaux et culturels.

C'est dans ce contexte que sont nées les premières sciences islamiques, lesquelles ont investi les méandres de la culture arabe, alors fondée sur la langue et la terminologie proprement « arabes ». L'exégèse (*at-tafsīr*), par exemple, s'est appuyée sur le patrimoine linguistique et « scientifique » préislamique, reposant lui-même sur les connaissances historiques et géographiques des Arabes de l'époque.

Cette étape fut suivie, aux débuts de l'Islam, par la rédaction de courts traités (*rasā'il*) consacrés au lexique, aux structures syntaxiques et aux noms propres mentionnés ou évoqués dans le Coran. Ce travail pionnier constitua le socle des recherches lexicographiques, linguistiques et historiques ultérieures.

Dès lors, on ne saurait saisir le mouvement culturel et scientifique des époques islamiques suivantes sans une compréhension profonde de la période préislamique. Il convient de lier cet ensemble aux peuples sémitiques et non sémitiques qui, par leur présence culturelle et religieuse dans la péninsule Arabique, ont contribué à la formulation de nombreuses conceptions de la *Jāhiliyya*, tant scientifiques (astronomie) que culturelles (coutumes et traditions). Par la suite, ces influences ont joué un rôle déterminant dans l'orientation des savoirs et des sciences à travers la traduction et la transmission, dynamisant ainsi la vie culturelle, scientifique et artistique sous les califats omeyyade et abbasside, et au-delà.

Nombre d'auteurs et de compilateurs anciens avaient déjà perçu cette réalité en établissant un lien organique entre l'activité scientifique — historique et linguistique — des Arabes et les mutations de la vie des musulmans. C'est notamment la démarche adoptée par Ibn al-Nadim dans son *Al-Fihrist*, dont il a consacré le premier chapitre à cette question[1]. De même, Al-Tabari s'est appuyé, tant dans son *Histoire* que dans son *Exégèse*, sur les traditions orales et les « chroniques » pour mettre en lumière le passé arabe et non arabe de la péninsule. Il a ainsi puisé dans les écrits de Wahb ibn Munabbih, d'Ibn Sharya al-Jurhumi (Wahb ibn Munabbih) et d'autres,

[1] L'ouvrage *Al-Fihrist* se décline en deux sections fondamentales totalisant dix traités (*maqālāt*). Les six premiers sont consacrés aux "sciences autochtones" (les sciences islamiques), tandis que les quatre derniers traitent des "sciences extrinsèques" (les sciences universelles). Ibn al-Nadim dédie le premier traité aux notices biographiques des savants et auteurs, anciens et modernes, ainsi qu'à l'inventaire de leurs œuvres. Ce traité se subdivise en trois sections (*funūn*) : la première porte sur la description des langues des nations, arabes et non-arabes ; la deuxième recense les livres des lois révélées selon les doctrines musulmanes ; la troisième est dévolue à la description du Coran et aux titres des ouvrages traitant de ses sciences. *Ibn al-Nadim, Al-Fihrist. Édition et présentation par Mustafa al-Shuwaymi. Tunis : Maison Tunisienne de l'Édition ; Alger : Entreprise Nationale du Livre, 1985.*

certains récits et explications historiques empreints d'une dimension mythologique.

3.2 La transcription du Saint Coran

Le pilier scientifique et méthodologique majeur de la pensée islamique réside, sans nul doute, dans la vaste entreprise de recension et de fixation du texte coranique et des traditions prophétiques (*Hadîth*).

La première phase de cette documentation, aux répercussions méthodologiques fondamentales, s'est déroulée, comme il est d'usage de le souligner, sous l'égide du Prophète (PSAL) puis des califes bien guidés (Abū Bakr al-Siddīq et ‘Uthmān ibn ‘Affān). Cette collecte s'est articulée autour de trois étapes distinctes, chacune répondant à des impératifs politiques, sociaux, religieux et méthodologiques spécifiques.

La phase initiale eut lieu du vivant du Prophète, lequel confia à ses Compagnons la mission de consigner la Révélation. Ce processus reposait sur deux méthodes complémentaires :

1- La consignation scripturale, impliquant l'usage de supports de l'époque et le recours à un corps de scribes qualifiés.

2- La mémorisation par cœur (*al-hifz*), pratiquée par les Compagnons, qu'ils fussent lettrés ou non. Ces derniers possédaient alors les attributs de l'arabité pure, caractérisée par une mémoire prodigieuse, une vivacité d'esprit et une sensibilité innée à l'éloquence.

La conjonction de ces deux méthodes — l'écrit et l'oral — a donné naissance à une méthodologie rigoureuse. Les premiers musulmans procédaient à une collation systématique entre les fragments écrits (sur des palmes ou des peaux) et les versets mémorisés. L'objectif était d'établir le texte le plus authentique, tant dans sa graphie que dans sa phonétique, prévenant ainsi les risques de lexis fautive (*tashīf*) qui commençaient à poindre avec l'intégration de populations non arabophones.

Cette pratique de la collation ne s'est pas contentée de fédérer les musulmans autour d'une lecture unique (*harf*) ; elle a jeté les bases des sciences islamiques auxiliaires dédiées à l'exégèse et à la compréhension des finalités du texte. La seconde phase, sous le califat d'Abū Bakr al-Siddīq, marqua une avancée scientifique décisive, précipitée par le martyre d'un grand nombre de lecteurs et de mémorisateurs du Coran lors de la bataille d'al-Yamāma en l'an 12 de l'Hégire.

Selon les sources consacrées, ‘Umar ibn al-Khattāb fut le premier à pressentir la gravité de la situation. Il pressa le calife Abū Bakr de procéder à la transcription du Coran sous forme de codex (*mushaf*), afin de prévenir

la perte du texte suite à la disparition progressive des mémorisateurs et des dépositaires de la Révélation. Bien qu'Abū Bakr fût initialement confiant quant à la pérennité de la transmission orale et des supports existants, il n'en demeura pas moins attentif à l'avis de ses compagnons et initia une seconde phase de recension. La méthodologie rigoureuse adoptée alors consista en une collation systématique entre les supports matériels originels (palmes, peaux), dictés par le Prophète (PSAL), et les versets conservés dans la mémoire des Compagnons.

Ce labeur monumental, supervisé avec une rigueur exemplaire par Zayd ibn Thābit, emporta l'adhésion et la quiétude de la communauté musulmane. Enfin, la troisième étape de la documentation coranique survint sous le califat de ʻUthmān ibn ʻAffān. Cette entreprise, qui prit le "codex de Hafsa" comme texte de référence, marqua un tournant majeur dans l'histoire de l'érudition islamique. Elle ouvrit en effet de vastes perspectives de recherche, permettant aux savants d'approfondir les sciences coraniques, notamment la lexicologie, la cantillation (*tajwīd*) et la graphie (*rasm*).

Cette initiative devint impérieuse face à la propagation du solécisme (*al-lahn*) et à la multiplication des divergences de lecture dans les différentes provinces de l'Empire. Elle fut menée à bien grâce à une large concertation avec les Compagnons du Prophète (PSAL).

Les copies ainsi produites furent désignées sous le nom de codex uthmaniens (*al-masāhif al-ʿuthmāniyya*). Elles se caractérisaient par leur exhaustivité, regroupant les cent quatorze sourates du corpus coranique, mais présentaient un texte nu : exempt de points diacritiques, de signes de vocalisation, de titres de sourates ou de séparateurs de versets. Ces manuscrits, dont le nombre exact reste sujet à débat, furent rigoureusement dépouillés de tout élément exogène, tels que les gloses ou les commentaires exégétiques[1].

L'entreprise de collecte et de recension mobilisa l'ensemble des ressources disponibles, tant matérielles que scientifiques. Elle nécessita un approvisionnement conséquent en cuirs, parchemins (*raqq*) et calames, tout

[1] Cela ne signifie nullement que la recension coranique effectuée durant cette période se limitait aux seuls codex osmaniens (*al-maṣāḥif al-ʿuthmāniyya*). En effet, d'autres compilations du Coran sont attestées, notamment celle attribuée à ʿAlī ibn Abī Ṭālib, ainsi que celles de certains autres Compagnons du Prophète. ». Ḥamīd Allāh, 1981 : 121-130)

en s'appuyant sur un protocole méthodologique inflexible garantissant une stricte concordance entre les textes consignés et la tradition mémorisée.

3.3 La recension de la Tradition prophétique (*Hadîth*)

À la suite de la fixation du texte coranique et forte de l'expérience méthodologique pionnière acquise dans le traitement et le respect des sources textuelles, s'ouvrit l'ère de la recension du Hadîth. Par sa rigueur, sa scientificité et son exhaustivité, ce processus ne s'est pas contenté d'asseoir les fondements de la « Science » chez les musulmans ; il a abouti à l'innovation d'une méthodologie critique rigoureuse. Celle-ci repose sur un double examen : la critique des transmetteurs (*naqd al-rijāl*), chargée d'évaluer l'intégrité des dépositaires de la Sunna — discipline connue sous le nom de la critique et l'agrément (*al-jarh wa al-ta'dīl*) — et la critique textuelle, tant sur le plan linguistique qu'esthétique.

Cette entreprise, qui constitue sur les plans scientifique et méthodologique le chantier le plus colossal de la vie culturelle et religieuse musulmane, s'est articulée autour de trois étapes fondamentales :

-La consignation (*kitāba*) du Hadîth.
-La compilation (*tadwīn*) du Hadîth.
-La classification (*tasnīf*) du Hadîth.

La consignation du Hadîth (*Kitāba*)

Cette phase débuta du vivant du Prophète (PSAL). Elle se caractérisa par la mise par écrit concomitante à la mémorisation et à la transmission orale. Elle s'intensifia sous le califat des Bien Guidés, une fois achevée la mission prioritaire de recension du Coran. Malgré les débats doctrinaux entourant initialement la licéité de la mise par écrit de la Tradition, ce processus aboutit à l'enregistrement des propos prophétiques dans de petits cahiers, désignés sous les termes de « Sahīfa » (feuillet) ou de « Juz' » (fascicule).

Parmi les recueils les plus célèbres de cette époque, citons :

- *Al-Sahīfa al-Sādiqa* de 'Abd Allāh ibn 'Amr ibn al-'Ās (7-65 H).
- La *Sahīfa* de Jābir ibn 'Abd Allāh al-Ansārī (16-78 H).
- *Al-Sahīfa al-Sahīha* de Hammām ibn Munabbih al-San'ānī (40-131 H) (Ḥamīd Allāh, 1981, p. 125).

Les sources rapportent, à cet égard, que la *Sahīfa al-Sādiqa* fut le fruit de l'autorisation explicite du Prophète (PSAL) de consigner ses enseignements par écrit. Elle constitue, de ce fait, une pièce documentaire à haute valeur scientifique et historique, attestant que la fixation scripturale du Hadîth s'est opérée en présence même du Prophète.

L'analyse des chaînes de transmission (*asānīd*) a d'ailleurs démontré que la majeure partie de ce feuillet a été préservée au sein du *Musnad* de l'imam Ahmad ibn Hanbal. Sur les plans méthodologique et épistémologique, ces premiers recueils ont largement contribué à l'évolution de la science du Hadîth et à la cristallisation de sa terminologie technique. Cette étape est, à ce titre, considérée comme l'une des phases les plus cruciales de la structuration du savoir dans la pensée islamique.

3.4 La consignation du Hadîth (*Tadwīn*)

Cette phase s'est opérée sous l'égide du calife omeyyade 'Umar ibn 'Abd al-'Azīz (47-101 H), qui s'investit personnellement dans la collecte des traditions prophétiques par crainte de l'érosion du savoir et de la disparition des savants. Des figures telles qu'Abū Bakr ibn Muhammad ibn Hazm (m. 120 H) et al-Zuhrī (m. 124 H) furent chargées de rassembler les textes épars et de rédiger des traités sur des thématiques spécifiques, afin qu'ils constituent l'une des sources fondamentales de la législation islamique. Loin de se limiter à cette entreprise, le calife adressa des missives aux différentes provinces de l'Empire, enjoignant les autorités locales à encourager les cercles d'étude et à revitaliser la transmission de la Sunna.

3.5 La classification du Hadîth (*Tasnīf*)

Cette étape coïncide avec l'ère de la systématisation et de la catégorisation des savoirs chez les musulmans. Selon la majorité des chroniqueurs anciens, tels qu*'Abū Tālib al-Makkī et al-Dhahabī*, ce processus s'est cristallisé vers la fin de la première moitié du IIe siècle de l'Hégire. Sous l'impulsion de l'État, les savants entreprirent alors de consigner et d'organiser le Hadîth selon un plan méthodique. Cette entreprise d'envergure imprégna la vie intellectuelle et sociale des musulmans pendant plus d'un siècle.

L'apport majeur de ces trois phases successives réside dans l'établissement des règles de *l'isnad* (la chaîne de garants) et de la *critique du matn* (le contenu textuel) (Al-Baghdādī, 1974, p. 47).

. Le mérite en revient à l'ingéniosité des premiers savants musulmans qui instaurèrent une méthodologie rigoureuse visant à garantir l'authenticité (*sihha*) des traditions prophétiques.

L'intérêt porté par l'imam Abū Bakr al-Zuhrī est central ; les sources le désignent comme , fut le premier savant à systématiser l'usage des chaînes de transmission (*asānīd*) pour un vaste corpus de traditions. En sa qualité de Suivant (*Tābi'ī*), il lui incombait de remonter aux premiers de sa génération ainsi qu'aux Compagnons ayant côtoyé le Prophète (PSAL), afin de

recueillir directement leurs témoignages ou les récits dont ils étaient les dépositaires (Al-Baghdādī, 1974, p. 49).

4. Le paradigme de *l'Isnad* et la genèse des sciences islamiques

Les traditionnistes (*muhaddithūn*) et les savants ont pérennisé cette méthode de consignation fondée sur l'isnad et la critique textuelle (*naqd al-mutūn*). Cette quête de rigueur, visant à préserver la Sunna de toute altération, a favorisé l'émergence de disciplines spécialisées telles que la terminologie du Hadith (*mustalah al-hadīth*), la science des classes de transmetteurs (*tabaqāt*), la critique et l'agrément (*al-jarh wa al-ta'dīl*), ainsi que la prosopographie (*tarājim*).

Cette orientation scientifique a exercé une influence capitale sur l'ensemble de la production intellectuelle. Les règles méthodologiques ainsi édictées ont fini par s'étendre à toutes les activités savantes, religieuses et culturelles. On peut dès lors affirmer que la "Science" en Islam — dans ses principes, ses procédés et ses limites — est le produit direct de la science du Hadith et de ses problématiques intrinsèques. L'intérêt des savants pour l'isnad visait en effet à garantir la probité des rapporteurs, la précision de leur mémorisation, l'authenticité de leur audition et la réalité physique de leur rencontre avec leurs maîtres, afin d'éviter toute solution de continuité dans la chaîne. Ce dessein rigoureux, dont l'objectif noble était de prémunir le Hadith contre l'apocryphe ou l'interpolation, s'est transmué en une méthodologie inflexible commune à toutes les sciences islamiques, y compris les sciences du langage. Elle a ainsi engendré ce que l'on nommera plus tard la "référentialité" méthodologique islamique, à la fois religieuse et scientifique.

Cette approche novatrice, visant à prémunir le savoir contre l'apocryphe et l'interpolation, se manifeste avec une acuité particulière dans la pratique scripturale des auteurs musulmans, à travers ce que l'on nomme les catalogues de maîtres (*fihris al-shuyūkh*) ou les programmes de savants (*barāmij*). Ces répertoires constituaient, pour les érudits, un instrument de certification de leurs connaissances par l'isnad.

Cette démarche s'apparentait à une forme de contrôle bibliographique embryonnaire de la production intellectuelle et scientifique au sein de la culture arabo-islamique. Elle s'est consolidée parallèlement à l'élaboration des dictionnaires biographiques (*tarājim*) et des ouvrages de classes de savants (*tabaqāt*) qui, outre la notice biographique des oulémas et des hommes de lettres, entreprirent de recenser leurs œuvres. Toutefois, cette recension bibliographique ne répondait pas initialement à des règles

préétablies ; elle s'est imposée de manière incidente, sous l'influence directe du paradigme des sciences du Hadith. C'est cet esprit de rigueur, instillé dans l'ensemble de l'activité savante en Islam pour préserver la chaîne de transmission, qui a permis de purifier la connaissance de toute scorie issue de la falsification.

5. Le mouvement de traduction et l'émergence des « sciences exogènes »

S'inscrivant dans la continuité et la cohérence du processus de formation du phénomène scientifique et méthodologique chez les musulmans, ces derniers franchirent une nouvelle étape après avoir consolidé les fondements des sciences islamiques (qualifiées d'« intrinsèques » ou *Assila* selon la nomenclature d'Ibn al-Nadim). Cette phase, dictée par les impératifs politiques, sociaux et culturels de l'époque, fut celle de la transmission (*naql*) et de la traduction, un mouvement qui s'étendit sur plusieurs siècles. Ses prémices remontent à l'ère omeyyade sous l'impulsion de Khālid ibn Yazīd ibn Mu'āwiya (m. 85 H), période durant laquelle l'alchimie (ou *al-san'a*), la médecine et d'autres disciplines furent traduites, imprégnées alors par la pensée hermétique.

Toutefois, ce premier élan ne connut pas une large diffusion, en raison de la prédominance des sciences islamiques naissantes d'une part, et du rôle dissuasif des contingences politiques et religieuses d'autre part.

Le mouvement de traduction et de transfert depuis le grec, le syriaque et l'indien vers la langue arabe n'atteignit son apogée qu'avec l'avènement des Abbassides et la fondation de Bagdad. Le calife al-Ma'mūn y joua un rôle de premier plan, déployant des efforts bien supérieurs à ceux de ses prédécesseurs. Son action était motivée par les tensions dogmatiques opposant le sunnisme au chiisme, ainsi que par la confrontation avec des courants religieux non musulmans, tels que le manichéisme, qui menaçaient alors l'intégrité de l'Islam en tant que religion et État.

C'est ainsi que le vaste mouvement de traduction des "sciences des Anciens"[1] — comprenant la logique et la philosophie — parvint, en dépit de ses divergences avec les postulats ou les paradigmes de la pensée islamique, à exercer une influence déterminante sur l'activité scripturale et la diversification de ses méthodes. Sous l'impulsion de ce courant, les sciences

[1] Les sciences des Anciens dans la culture arabo-islamique, englobent les savoirs rationnels et techniques développés par les civilisations antiques (Mésopotamie, Égypte, Grèce, Rome), incluant l'astronomie, les mathématiques, la médecine et la philosophie naturelle...

universelles telles que la logique et la médecine commencèrent à s'infuser dans le tissu culturel et scientifique des musulmans. Cette période fut marquée par l'émergence de nombreux savants et traducteurs aux affinités persanes ou hellénistiques, à l'instar d'Ibn al-Muqaffa' (IIe s. H) ou de Yuhanna ibn Māsawayh (IIe-IIIe s. H), ce dernier ayant dirigé la Maison de la Sagesse (*Bayt al-Hikma*) sous les règnes d'al-Rashīd et d'al-Ma'mūn.

L'importance de ce mouvement, à la fois scientifique et social, dans l'histoire de la civilisation arabo-islamique, réside dans le fait qu'il documente deux versants essentiels de la vie intellectuelle et religieuse des musulmans. Le premier se manifeste par l'essor prodigieux de la production scientifique et culturelle résultant de ces traductions, ainsi que par l'engouement des lettrés pour les sciences cosmologiques et la prolifération des bibliothèques publiques et privées. Le second réside dans l'apparition de modes de composition inédits jusqu'alors — tels que l'abstraction (*tajrīd*), l'exégèse (*charh*), la compilation (*jam'*) ou la synthèse (*ikhtisār*) — supplantant ainsi l'hégémonie de la tradition orale (*riwāya*) et de la rhétorique formelle dans le processus de création intellectuelle.

Dès le IIIe siècle de l'Hégire (neuvième AJ.), les contours de la culture arabo-islamique se dessinent avec une netteté remarquable. Sous l'effet des tensions dogmatiques, culturelles et sociales, le paysage intellectuel se scinde en deux domaines de connaissance fondamentaux : l'un émanant du socle des sciences islamiques (Coran, Hadith, etc.), et l'autre issu de la traduction des sciences exogènes et universelles (médecine, alchimie, logique).

5.1 La classification et la catégorisation des connaissances

Face à la bipolarisation théorique et pratique du champ du savoir chez les musulmans, une certaine confusion terminologique et une imbrication des disciplines apparurent. Dès lors, la nécessité impérieuse d'organiser la connaissance et d'en hiérarchiser les branches s'imposa. Ce besoin se traduisit par une propension, chez certains savants et philosophes, à entreprendre l'énumération et la définition des sciences.

Au premier rang de ces érudits figure Al-Fārābī (m. 339 H), auteur de l'ouvrage *L'Énumération des sciences* (*Ihsā' al-'ulūm*), dans lequel il traite des disciplines de son temps, les classifie et en délimite les champs respectifs. Il fut suivi par Al-Khwārizmī (m. 387 H) qui, s'inscrivant dans la lignée de son prédécesseur, proposa avec ses *Clefs des sciences* (*Mafātīh al-'ulūm*) une œuvre d'une plus grande envergure et d'une précision accrue.

Ce processus de classification s'est perpétué au sein de la philosophie avant de s'en émanciper, épousant ainsi la foisonnante production scientifique, intellectuelle et littéraire, ainsi que la multiplicité des cadres théoriques afférents. De nombreux travaux de classification ont alors vu le jour à travers les diverses époques et contrées de l'aire islamique, comme en témoignent les œuvres *d'Ibn Khaldūn* (732-808 H), *d'al-Tahānawī* (IIe s. H), de *Taşköprüzade* (Xe s. H) ou encore de *Hacı Halife* (XIe s. H) et bien d'autres.

Parallèlement à l'essor des bibliothèques, à la généralisation du catalogage et à l'émergence d'une élite de bibliophiles et de collectionneurs, cette classification a joué un rôle déterminant. Elle a préparé le terrain intellectuel et méthodologique nécessaire à l'avènement d'une "science de l'état des livres" selon le terme employé par *Hacı Halife (Kâtip Çelebi)* dans *Kashf al-Zunun* , dédiée au recensement exhaustif des ouvrages et de leurs auteurs. Cette entreprise s'est avérée bien plus exigeante que la simple classification ; si cette dernière requiert la maîtrise d'une discipline, la première exige une érudition encyclopédique en matière de classification, doublée d'une investigation rigoureuse dans les fonds documentaires, les bibliothèques et leurs instruments de recherche (*al-Fahāris*).

6. L'apparition de la science de l'étude du livre ou de la bibliographie

L'avènement de la "science de l'étude des états des livres" — selon la terminologie employée par Hacı Halife pour désigner la bibliographie — constitue la résultante logique et objective de la genèse et de l'expansion du savoir en terre d'Islam. Ce processus évolutif s'étend des sentences sapientiales, des récits historiques et des joutes poétiques de l'Arabie préislamique jusqu'à la cristallisation des sciences et des arts islamiques, enrichis par l'intégration des savoirs antiques issus du vaste mouvement de traduction.

Le premier à s'illustrer dans cette discipline fut Muḥammad ibn Isḥāq ibn al-Nadīm al-Warrāq (m. apr. 377 H) avec son œuvre monumentale, le *Kitāb al-Fihrist*. À la différence des dictionnaires biographiques (*tarājim*) ou des répertoires de classes (*tabaqāt*) antérieurs ou postérieurs, Ibn al-Nadīm y opère une synthèse magistrale entre la classification des connaissances et la bibliographie. Cette dernière est définie par Hacı Halife comme « la science primordiale et l'étape initiale de toute recherche ; car quiconque ignore les écrits produits sur un sujet s'expose à une quête laborieuse et stérile » (Hacı

Halife, s.d, p.1). Ce constat évoque les paroles célèbres de Napoléon Bonaparte lors de l'inauguration de l'Institut de Bibliographie à Paris.

Ibn al-Nadīm a ainsi documenté l'activité intellectuelle et scientifique des quatre premiers siècles de l'Hégire. Son œuvre pionnière a ouvert la voie à de nombreux travaux de catalogage et de bibliographie au sens moderne. Ces derniers ont adopté sa méthode de classification des sciences et de recension des auteurs, comme en témoignent les programmes de savants (*barāmij*) ou les catalogues de maîtres (*fahāris*), genres particulièrement florissants au Maghreb et en al-Andalus. Citons, à titre d'exemple, le *Fihrist* d'Ibn Khayr al-Ishbīlī (VIe s. H) ou le *'Unwān al-dirāya* d'Abū al-'Abbās al-Ghubrīnī de Béjaïa (VIIe s. H). Par la suite, les auteurs de grands dictionnaires historiques et biographiques tels que Yāqūt al-Ḥamawī (*Mu'jam al-udabā'*), Al-Khaṭīb al-Baghdādī (*Tārīkh Baghdād*) ou Al-Qifṭī (*Inbāh al-ruwāt*) ont systématiquement intégré à leurs notices biographiques cette approche analytique centrée sur la production scripturale et la classification des œuvres.

Néanmoins, contrairement à Ibn al-Nadīm et aux autres bibliographes, ces auteurs ne s'appuyaient pas sur une philosophie classificatoire préétablie, et ne faisaient pas de la recension systématique des œuvres le principe directeur de leurs travaux.

À cet égard, on peut affirmer que les dictionnaires biographiques (*tarājim*) sous leurs diverses formes — qu'il s'agisse de biographies générales, de répertoires de traditionnistes, de littérateurs ou de linguistes — et malgré la diversité de leurs modes d'organisation (par classes, par thèmes ou par régions), ont constitué durant les quatre premiers siècles de l'Hégire le socle de référence de l'essor intellectuel et scriptural. Ils ont indubitablement exercé une influence majeure sur la genèse d'une œuvre bibliographique monumentale telle que le *Fihrist* d'Ibn al-Nadīm, particulièrement sur les plans structurel et taxinomique. Inversement, les ouvrages biographiques rédigés après le IVe siècle de l'Hégire sont tombés, à leur tour, sous l'influence de ce dernier.

Néanmoins, avec le déclin de l'innovation et de la prospérité scientifique dès l'aube du Ve siècle, et face aux revers et aux vicissitudes historiques qui ont frappé la civilisation arabo-islamique, la production bibliographique n'a connu de regain qu'au début du Xe siècle. Ce renouveau est l'œuvre de savants et d'intellectuels ottomans, à l'instar de Taşköprüzade et, au XIe siècle, de Hacı Halife. Ces derniers ont conféré à la bibliographie une dimension nouvelle, se distinguant de l'approche d'Ibn al-Nadīm. Grâce à

une classification exhaustive de l'activité cognitive musulmane et à un inventaire rigoureux de sa production, ils sont parvenus à dresser une véritable cartographie du patrimoine scientifique, intellectuel et artistique de la civilisation islamique.

Toutefois, cette historiographie de l'activité civilisationnelle globale n'a pas occulté l'émergence d'ouvrages biobibliographiques — associant les notices biographiques des savants à la recension de leurs œuvres — adoptant une approche topographique ou régionale. C'est notamment le cas d'al-Ghubrīnī dans son *'Unwān al-dirāya*, d'al-'Abbās ibn Ibrāhīm al-Marrākushī (XIIIe-XIVe s. H) dans son *al-I'lām bi-man ḥalla bi-Marrākush wa-Aghmāt min al-a'lām*, ou encore du cheikh Abū al-Qāsim al-Ḥafnāwī (XIVe s. H) dans *Ta'rīf al-khalaf bi-rijāl al-salaf*.

Ces auteurs se sont donné pour mission de faire connaître les illustres lettrés et savants de leur époque et de leur territoire, s'inscrivant ainsi dans la lignée de leurs prédécesseurs. Ils ont perpétué la tradition, qu'il s'agisse des pionniers de la bibliographie ou de ceux qui, mus par une éthique de la reconnaissance, se sont inspirés de cette méthode pour documenter le parcours de leurs maîtres et l'enseignement reçu, en hommage à leur apport scientifique et à leur mémoire.

Conclusion

Au terme de cette présentation des grandes étapes de la connaissance en terre d'Islam — depuis l'émergence des sciences du Coran et du Hadith jusqu'à la constitution de savoirs nés de l'interaction avec les civilisations limitrophes, notamment perse et byzantine, au cours d'un mouvement de traduction tricentenaire —, nous avons vu ce processus culminer dans l'institutionnalisation des bibliothèques, l'élaboration de catalogues, la systématisation des connaissances et, enfin, l'avènement de la bibliographie.

Dès lors, la théorie du Belge Paul Otlet - inspirée de la « loi des trois états » d'Auguste Comte — pourrait servir de prisme heuristique pour appréhender l'évolution du savoir arabo-islamique. Cette théorie repose sur une triade conceptuelle : la formation du phénomène, la consignation de l'observation, puis la réflexion sur les données enregistrées.

Ainsi, la première phase correspondrait à l'émergence de la matière intellectuelle première (le Coran et le Hadith) et de ses supports physiques (peaux, parchemins), suivie de la généralisation du papier dans les grands pôles urbains tels que Bagdad, Le Caire, Béjaïa ou Tolède. La seconde phase s'est matérialisée par les mouvements de recension, de compilation et

de production scripturale, aboutissant à la fondation des bibliothèques et à l'élaboration de diverses typologies de catalogues.

Quant à la troisième phase, elle a correspondu à l'élaboration des répertoires (bibliographies) et des traités de recension d'ouvrages (bibliologie). C'est à partir de ces sciences arabo-islamiques — telles que les sciences du Coran — et de l'émergence de nombreuses bibliothèques (qu'il serait trop long d'énumérer ici) ainsi que de leurs catalogues, qu'est né le premier ouvrage dédié à la "bibliographie" ou à l'indexation, selon la terminologie des sources classiques : *Le Fihrist* d'Ibn al-Nadim, rédigé à Bagdad vers 377 de l'Hégire. L'importance de cet opuscule réside dans le fait qu'il est apparu parallèlement à l'émergence d'un phénomène nouveau, jusque-là peu commun chez les musulmans : le recensement, la classification et la définition des sciences. Cela fut rendu possible par la diversification du processus de composition et la distinction des courants, ce que l'on désigne aujourd'hui sous le terme de classification.

Au premier rang des savants ayant ouvert la voie à Ibn al-Nadim figure le philosophe al-Farabi (mort en 339 H), auteur de l'ouvrage *L'Énumération des sciences* (*Ihsa' al-'Ulum*), dans lequel il traite, classifie et définit les savoirs de son époque. Environ quarante ans plus tard, Muhammad ibn Ahmad al-Khwarizmi rédige ses *Clés des sciences* (*Mafatih al-'Ulum*). Son approche s'apparente à celle d'al-Farabi : tous deux se sont attachés à exposer la méthodologie, la nature et les limites de chaque discipline afin de distinguer les champs du savoir et les spécialistes qui s'y rattachent.

Toutefois, l'œuvre d'Ibn al-Nadim s'en distingue par son caractère inédit. Loin de se limiter à une simple nomenclature ou à une taxonomie des savoirs, il a entrepris de recenser l'ensemble du corpus scripturaire arabe — tant les compositions originales que les traductions — en adoptant une méthodologie systématique. Celle-ci permet au lecteur d'accéder non seulement aux titres, mais également à une prosopographie des auteurs par le biais de notices biographiques, selon les matériaux dont il disposait. Cette approche érige son ouvrage en un appareil critique indispensable pour saisir les dynamiques de la production intellectuelle de son époque.

References :

Al-Baghdādī, al-Khaṭīb. (1974). Taqyīd al-'ilm [La consignation du savoir] (Y. al-'Ishsh, Éd.). Bayrūt : Dār Iḥyā' al-Sunna al-Nabawiyya.

Al-Jābirī, Muḥammad 'Ābid. (1981). Takwīn al-'aql al-'arabī [La formation de la raison arabe]. Bayrūt : Dār al-Ṭalī'a.

Al-Mawsū'a al-athariyya al-ʿālamiyya. (1977). (L. Cottrell, Dir. ; M. 'Abd al-Qādir & M. Z. Iskandar, Trad.). Al-Mawsū'a al-athariyya al-ʿālamiyya

[Encyclopédie archéologique mondiale]. Al-Qāhira : al-Hay'a al-Miṣriyya al-'Āmma li-l-Kitāb.

Badawī, Aḥmad & Mukhtār, Jamāl al-Dīn. (1974). Tārīkh al-tarbiya wa-l-ta'līm fī Miṣr [Histoire de l'éducation et de l'enseignement en Égypte] (Vol. 1). Al-Qāhira : al-Hay'a al-Miṣriyya al-'Āmma li-l-Kitāb.

Breasted, James Henry. (1977). Tārīkh Miṣr mun dhu aqdam al-'uṣūr ilā al-fatḥ al-fārisī [Histoire de l'Égypte des temps les plus reculés jusqu'à la conquête persane] (H. Kamāl, Trad. ; 2e éd.). Al-Qāhira : al-Hay'a al-Miṣriyya al-'Āmma li-l-Kitāb.

Ḥamīd Allāh, Muḥammad. (1981). Aqdam tadwīn al-ḥadīth al-nabawī [La plus ancienne recension du Hadith prophétique] (Vol. 1). Al-Jazā'ir : al-Aṣāla.

Ibn al-Nadīm, Abū al-Faraj Muḥammad ibn Isḥāq. (1985). Al-Fihrist (M. al-Shuwaymī, Éd.). Tunis : al-Dār al-Tūnisiyya li-l-Nashr ; Al-Jazā'ir : al-Mu'assasa al-Waṭaniyya li-l-Kitāb.

Ibn Munabbih, Wahb.(1979). Kitāb al-Tījān fī Mulūk Ḥimyar. San'ā' : Markaz al-Dirāsāt wa-l-Abḥāṯ al-Yamaniyya. San'ā' :Centre d'Études et de Recherches du Yémen.

Khalīfa, Ḥājjī. (s.d.). Kashf al-ẓunūn 'an asāmī al-kutub wa-l-funūn [La levée du doute sur les noms des livres et des arts] (Vol. 1, Introduction). Baghdād : Maktabat al-Muthannā.

Khalīfa, Sha'bān 'Abd al-'Azīz. (1996). Al-Biblyūghrāfiyā aw 'ilm al-kitāb: dirāsa fī uṣūl al-naẓariyya al-biblyūghrāfiyya wa-taṭbīqātihā [La bibliographie ou science du livre : étude des fondements de la théorie bibliographique et de ses applications]. Al-Qāhira : al-Dār al-Miṣriyya al-Lubnāniyya.

Lévy-Bruhl, Lucien. (1966). Falsafat Auguste Comte [La philosophie d'Auguste Comte] (M. Qāsim & A. Badawī, Trad. ; 2e éd.). Al-Qāhira : Maktabat al-Anjlū al-Miṣriyya.

Ṣāliḥ, 'Abd al-'Azīz. (1966). Al-tarbiya wa-l-ta'līm fī Miṣr al-qadīma [L'éducation et l'enseignement dans l'Égypte ancienne]. Al-Qāhira : al-Dār al-Qawmiyya li-l-ṭibā'a wa-l-nashr.

Dion, Marie-Pierre. (1990). Gabriel Peignot, bibliographe : un bibliophile d'autrefois (1767-1849). Dijon, France.

Comte, Auguste. (2021). Cours de philosophie positive. Tome I. Edition Charles Le Verrier, Collection Classiques Jaunes, (97).

Estivals, Robert (1987). la Bibliologie .Col. Que sais- Je ?, Paris: Presses Universitaires de France.

Masson, André & Pallier, Denis. (1961).Les Bibliothèques. Col. Que sais-Je? Paris: Presses Universitaires de France.

Otlet, Paul. (2021). Traité de documentation. Le livre sur le livre. Théorie et pratique. Préface Olivier Le Deuff. Paris, Éditions des maisons des sciences de l'homme associées EMSHA, https://books.openedition.org/emsha/482.

Peignot, Gabriel. (2012). Dictionnaire Raisonné de Bibliologie. Paris, Hachette (BNF).

El Yousfi, Hanane. (1993). Les origines françaises de la bibliologie : le rôle de l'Abbé Rive . Revue de bibliologie. Schéma et schématisation, (33), Paris, AIB, 74-81

Estivals, Robert. (1993) . Peignot Etienne Gabriel, 1767-1849, Encyclopédie des sciences de l'écrit, Paris: AIB, 420-423

Estivals, Robert. (1993) . La Bibliologie. Encyclopédie des sciences de l'écrit **.** PARIS, AIB, 30-65.

Meyriat, Jean. 1993 La bibliographie. Encyclopédie : les sciences de l'écrit. PARIS, AIB, 548-553**.**